





Z  
LE ROMAN DE ZELDA



Therese Anne Fowler

Z  
LE ROMAN DE ZELDA

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Laure Joanin

Michel  
LAFON

Titre original  
*Z : a novel of Zelda Fitzgerald*

© Therese Anne Fowler, 2013  
Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par St Martin's Press, 2013.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française  
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Heureux, heureux à tout jamais – de toutes nos forces.*

Zelda SAYRE FITZGERALD





## PROLOGUE

Montgomery, Alabama

*Le 20 décembre 1940*

*Cher Scott,*

*Le Dernier Nabab est un excellent titre pour ton roman. Qu'en dit Max ?*

*J'envisage de braver ma crainte de l'avion pour venir te voir au jour de l'An. Envoie-moi un virement, si tu peux. Ne formerons-nous pas une belle paire ? – Toi avec ton cœur malade, moi avec ma pauvre tête. Mais ensemble, cela pourrait donner quelque chose de valable. Je t'apporterai ces gâteaux au fromage que tu affectionnes et tu pourras me lire ce que tu as écrit. Je sais que ton roman sera merveilleux, Scott. Ton meilleur à ce jour.*

*Le temps presse si je veux que ce courrier parte aujourd'hui, avant la fermeture de la poste. Écris-moi vite.*

*Avec dévouement*

*Z.*

Si je pouvais me glisser dans la fente de cette boîte aux lettres, je suivrais ce courrier jusqu'à Hollywood, jusqu'à Scott. Jusqu'au seuil de notre futur. Après tout, nous avons toujours connu un lendemain, il n'y a aucune raison pour

que nous ne reprenions pas notre route. Si les gens pouvaient voyager avec la même aisance que les mots... Ce serait une belle avancée. Si seulement nous pouvions être corrigés aussi facilement.

Dans un tintement de clefs, le receveur des postes s'avance pour fermer le bureau.

– Comment allez-vous, Miss Sayre ? lance-t-il bien qu'il sache que je m'appelle Mrs Fitzgerald depuis 1920.

Sam est un pur produit de l'Alabama. Dans sa bouche, *Sayre* devient *Say-yuh*, alors qu'après toutes ces années vécues loin d'ici je me suis mise à prononcer ces douces consonnes traînantes.

Je plonge les mains dans les poches de mon gilet et me dirige vers la sortie.

– Je vais tout à fait bien, Sam, merci. J'espère que vous aussi.

Il tient la porte à mon intention.

– J'ai connu pire. Passez une bonne soirée, maintenant.

Moi aussi j'ai connu pire. Bien pire, et Sam le sait. Tout Montgomery le sait. Les gens m'observent lorsque je vais au marché, au bureau de poste ou à l'église. Ils se racontent à voix basse comment je suis devenue folle, à l'exemple de mon frère. Ils se lamentent à l'idée que les enfants du juge Sayre aient dilapidé leur héritage. « Ça vient du côté maternel », murmurent-ils, bien que Mama, dont le seul crime est d'être originaire du Kentucky, soit aussi raisonnable et sensée que n'importe lequel d'entre eux – ce qui, en y réfléchissant, ne signifie peut-être pas grand-chose.

Dehors, le soleil a plongé derrière l'horizon, fatigué de cette journée, de cette année, aussi déterminé que moi à commencer une nouvelle vie. Combien de temps avant que Scott reçoive ma lettre ? Combien de temps avant que j'aie sa réponse ? Si je le pouvais, j'achèterais un billet d'avion à la première heure demain. Il est temps que je prenne soin de lui, pour changer.

Il est temps.

Cette denrée, autrefois si abondante que nous la dépensions en gueules de bois du matin au soir et en sorties stériles avec des gens que j'ai oubliés depuis longtemps, est devenue plus

précieuse qu'on aurait pu l'imaginer. Beaucoup trop d'êtres chers ont sombré ou disparu. Rien, excepté la chance, ne vous protège de la catastrophe. Ni l'amour. Ni l'argent. Ni la foi. Ni la pureté du cœur, ni les bonnes actions – encore moins les mauvaises d'ailleurs. Chacun d'entre nous peut être terrassé, fauché, amoindri, détruit.

Il suffit de me regarder. Avant d'emménager ici avec Mama en avril dernier, j'ai enduré six longues années dans divers hôpitaux psychiatriques, dans l'espoir de soigner mon cerveau malade et mon esprit brisé. Pendant ce temps, Scott errait d'hôtel en hôtel, de ville en auberge – jamais très loin de moi – jusqu'à ce que Hollywood lui fasse à nouveau signe et que je lui enjoigne d'y retourner. Mais la chance a continué de le fuir : pendant trois ans, il s'est battu contre l'alcool et les directeurs de studio. Il a été victime d'un petit infarctus au début du mois.

Même si je le soupçonne d'avoir quelqu'un dans sa vie là-bas, il ne cesse de m'écrire et conclut toutes ses lettres par « Avec tout mon amour. » Les miennes se terminent par « Avec dévouement. » Bien que nous ne vivions plus sous le même toit depuis six ans et qu'il illumine sans doute la vie d'une jeune adoratrice qui s' imagine l'avoir sauvé, nous disons tous deux la vérité. Voilà ce qui nous unit actuellement, ce que nous sommes. C'est assez éloigné de ce que nous avons partagé autrefois – le meilleur, je veux dire –, mais ce n'est plus le pire que nous avons connu.

Mildred Jameson, qui m'a enseigné la couture au collège, m'interpelle alors que je passe devant son porche.

– Alors, Zelda, quand est-ce que ton gars va revenir auprès de toi ?

Nous sommes des célébrités dans cette ville, Scott et moi. Les gens d'ici ont toujours suivi nos faits et gestes, découpé des articles qui parlaient de nous, proclamant des liens et des amitiés qui sont aussi imaginaires que les fictions que Scott et moi avons écrites. Il est impossible de mettre un frein aux ragots, encore moins de les combattre, alors on apprend à jouer le jeu.

– Il écrit un nouveau scénario, lui dis-je, ce qui est plus glamour que la vérité : il en a fini avec les studios – *défini-tivement*, affirme-t-il – et il ne travaille plus qu'à son livre.

Mildred s'approche de la balustrade du porche.

– Tu ne peux pas passer un autre Noël seule dans ton coin !

Ses cheveux gris, retenus par des épingles, sont recouverts d'un foulard vapoureux.

– Dis-lui de se dépêcher, pour l'amour de Dieu – et demande-lui de faire embaucher le beau Clark Gable pour le film. Oh Seigneur, j'adore Rhett Butler !

Je hoche la tête.

– Je lui transmettrai.

– Veilles-y ! Et dis-lui de ne pas perdre de temps. Aucun de nous ne rajeunit.

– Je suis sûre qu'il travaille aussi vite qu'il le peut.

Au cours d'un dîner auquel nous avons assisté à Paris, en 1928, pour rencontrer James Joyce, Scott se lamentait sur les maigres ventes de *Gatsby* et sa difficulté à commencer un autre livre. Joyce lui expliqua que, lui aussi, avançait lentement sur son nouveau roman, qu'il espérait achever en trois ou quatre années.

« Des années », ne cessa ensuite de répéter Scott, loin d'imaginer qu'il allait s'en écouler neuf – étranges et tumultueuses – entre *Gatsby* et l'ouvrage suivant.

Je le répète, il s'est écoulé six ans, mais je reste convaincue qu'il finira bientôt ce manuscrit. Après ce qu'il a traversé, les déceptions, les insultes, non seulement ce texte lui rendra l'estime de ses lecteurs, mais il l'aidera à retrouver la paix.

L'autre jour, il m'a écrit :

*J'ai trouvé un titre : Le Dernier Nabab. Qu'en penses-tu ? Dans l'intervalle, j'ai terminé le livre d'Ernest Pour qui sonne le glas. Il n'est pas aussi bon que le précédent, ce qui explique pourquoi Hollywood a accepté de payer plus de cent mille dollars. Avec les cinquante mille qu'il va gagner grâce à la première sélection du Livre du mois, il est plus riche que nous l'avons jamais été (même si nous avons réellement fait bonne figure). Que de changements depuis l'époque où il ne pouvait s'offrir que cet affreux appartement au-dessus de la scierie, à Paris, n'est-ce pas ?*

*Ernest.* Scott pense que nous avons aujourd'hui retrouvé notre équilibre, lui, Hemingway et moi. Il m'a raconté que son dernier livre lui était parvenu avec cette dédicace : « À Scott, avec mon estime et mon affection. » Il en était si heureux ! J'aurais pu répliquer – mais j'ai gardé le silence – que Hemingway avait de quoi se montrer magnanime ; pourquoi ne jouerait-il pas les grands seigneurs maintenant que nous avons tous trois atteint la position que nous méritons selon lui ?

Scott poursuivait ainsi :

*Je viens de tomber par hasard sur ma carte de membre du Country Club de Montgomery datant de 1918, délivrée au lieutenant F. Scott Fitzgerald. Te souviens-tu de ce garçon ? Intrépide, fringant et romantique... Pauvre âme. Il était passionnément amoureux de l'écriture, de la vie et d'une certaine débutante de Montgomery que la plupart des types prétendaient impossible à conquérir. Son cœur ne s'en est pas complètement remis.*

*Je me demande si nous sommes totalement finis, toi et moi. C'est l'opinion la plus répandue, mais les huit mois qui se sont écoulés depuis ta sortie de l'hôpital se sont déroulés sans problème et mon état s'améliore également. Je n'ai pas bu un verre depuis l'hiver dernier, le crois-tu ?*

*Mais Zelda, que ne donnerions-nous pour tout recommencer, pour redevenir ce que nous étions, des êtres dotés d'un avenir si neuf et prometteur qu'il semble impossible à gâcher ?*

Que Dieu me vienne en aide, il me manque.

J'aimerais dire à tous ceux qui nous croient finis, qui estiment Scott totalement anéanti, et qui me jugent, en ce moment aussi futée qu'une huître : « Examinez les faits plus attentivement. »

Examinez les faits plus attentivement et vous découvrirez quelque chose d'extraordinaire, de déconcertant, quelque chose d'authentique et de véridique. Nous n'avons jamais été ce dont nous avons l'air.



# PARTIE I

*Si vous ne vous sentez pas dépassé,  
comment savoir jusqu'où vous pouvez aller.*

T. S. ELIOT





# 1

Imaginez un matin de la fin mai 1918, saison où Montgomery portait sa plus jolie robe printanière dans un exquis tourbillon de senteurs florales – ainsi que je le ferai dans la soirée. Notre maison, une spacieuse bâtisse victorienne située sur Pleasant Avenue, était enveloppée de minuscules boutons de jasmin étoilé et de la splendeur pourpre des belles-de-jour. Nous étions un samedi et, en cette heure encore matinale, le temps était nuageux. Rassemblés dans le grand magnolia, les oiseaux s'égo-sillaient comme s'ils ambitionnaient de devenir solistes dans une chorale dominicale.

De la fenêtre de l'escalier de service, j'aperçus un cheval lent qui tirait un chariot branlant. Deux femmes de couleur le suivaient en braillant des noms de légumes. *Betteraves ! Pois de senteur ! Navets !* chantaient-elles d'une voix forte qui rivalisait avec celle des oiseaux.

– Bonjour, Katy ! lançai-je en pénétrant dans la cuisine. Bess et Clara sont dehors, tu les as entendues ?

Sur la grande table de bois se trouvait un plateau recouvert d'un torchon.

– Nature ? demandai-je pleine d'espoir en passant ma main sous le tissu pour attraper une pâtisserie.

– Non, ils sont au fromage – allez, ne fais pas cette tête-là, déclara Katy en ouvrant la porte pour faire signe à ses amies.

Rien aujourd'hui ! cria-t-elle. (En se tournant vers moi, elle ajouta :) Tu ne peux pas avoir de la confiture de pêche tous les jours !

– La vieille Tante Julia prétend pourtant que c'est la seule chose qui me garde du démon. (Je mordis dans un gâteau et repris, la bouche pleine :) Est-ce que Monsieur et Madame dorment encore ?

– Ils sont tous les deux au salon, et j'imagine que tu le sais puisque tu as pris l'escalier de service.

Je posai mon gâteau et roulai ma jupe bleue autour de ma taille, pour en raccourcir la longueur, dévoilant un peu plus mes chevilles nues.

– Voilà !

– Finalement, je devrais peut-être te donner de la confiture, soupira Katy en secouant la tête. Mets au moins des chaussures.

– Il fait trop chaud – et s'il pleut, elles seront trempées, mes orteils seront fripés, la peau va peler et je serais *obligée* de marcher pieds nus, ce qui est impossible : j'ai mon solo de danse ce soir.

– Ma propre mère me fouetterait si j'osais me montrer en public dans cette tenue, gloussa Katy.

– Non, tu as trente ans.

– Tu crois que ça la gênerait ?

Je songai à la façon dont mes parents conseillaient et sermonnaient encore mes trois sœurs et mon frère, pourtant tous âgés d'au moins sept ans de plus que moi, et qui étaient déjà adultes et parents eux-mêmes – à l'exception de Rosalind. Nous la surnommions Tootsie. Elle et son mari, Newman, qui se battait en France comme John, l'époux de notre sœur Tilde, prenaient leur temps avant d'avoir des enfants, à moins que ce ne fût l'inverse. Je me rappelai aussi comme ma grand-mère Musidora ne pouvait s'empêcher, quand elle vivait avec nous, de guider les choix de papa, qu'il s'agisse de sa coupe de cheveux ou de ses décisions de justice. La solution était donc de s'éloigner de ses parents et de garder ses distances.

– De toute façon, peu m'importe, dis-je en me dirigeant vers la porte de l'office, convaincue que la fuite était à portée de main. Tant que personne ici ne me voit...

– Baby !

Je sursautai en entendant la voix de Mama résonner juste derrière nous, sur le seuil de la cuisine.

– Pour l’amour du ciel, soupira-t-elle, où sont tes bas et tes chaussures ?

– J’allais simplement...

– ... Retourner t’habiller dans ta chambre. Tu ne songes quand même pas à te rendre en ville dans cet accoutrement !

Katy prit la parole.

– S’cusez-moi, je viens de me rappeler qu’on manque de navets.

Et elle se hâta de sortir.

– Pas en ville, mentis-je. Au verger. Je vais m’entraîner pour ce soir.

Je tendis les bras et exécutai un plié gracieux.

– Oui, c’est très joli, reconnut Mama, mais je suis sûre que tu n’as pas le temps de répéter. Ne m’as-tu pas dit que la réunion de la Croix-Rouge commençait à neuf heures ?

– Quelle heure est-il ?! m’exclamai-je en faisant volte-face.

L’horloge indiquait déjà moins vingt.

Abandonnant Mama, je me précipitai dans l’escalier.

– Je ferais mieux de mettre mes chaussures et de filer !

– S’il te plaît, dis-moi que tu portes ton corset ! cria-t-elle.

Tootsie se trouvait dans le couloir à l’étage, toujours vêtue de sa chemise de nuit, les cheveux ébouriffés et les yeux pleins de sommeil.

– Que se passe-t-il ? s’exclama-t-elle.

Quand Newman était parti en France à l’automne se battre au côté du général Pershing, Tootsie était revenue vivre à la maison en attendant son retour.

– Si jamais il rentre, répétait-elle d’une voix morose qui lui valait un regard sévère de papa – papa que nous appelions tous le Juge, car il était membre de la Cour suprême de justice de l’Alabama.

– Montrez un peu de fierté ! grondait-il. Peu importe l’issue de ce conflit, l’engagement de Newman fait honneur au Sud.

Ce à quoi elle répliquait :

– Papa, nous sommes au xx<sup>e</sup> siècle, pour l’amour du ciel !

Je répondis à Tootsie :

– J’ai enlevé une épaisseur, en accord avec la Reine Mère.

– Vraiment, Baby, si tu sors sans corset, les hommes vont croire que tu es...

– Immorale ?

– Oui.

– Et si je m’en fichais... De toute façon, tout est différent désormais. Le Bureau des industries de guerre nous demande de ne plus porter de corsets...

– Ils ont dit de ne pas en *acheter*. Mais c’était bien tenté ! (Elle me suivit jusque dans ma chambre.) Même si tu te moques des conventions, pense à toi ; si le Juge apprend que tu as quitté la maison à moitié nue, tu vas le payer cher.

– J’essayais justement de penser à moi, rétorquai-je en enlevant mon corsage, mais tout le monde s’en est mêlé.

Mama se trouvait toujours dans la cuisine quand je dévalai l’escalier avec fracas.

– C’est mieux. Maintenant, la jupe, fit-elle en pointant un doigt vers ma taille.

– Mama, non ! Elle bloque mes mouvements quand je cours.

– Arrange-la, s’il te plaît. Je ne te laisserai pas salir la réputation du Juge pour arriver plus vite à destination.

– Il n’y a personne dehors à cette heure-ci, à part les domestiques. Et depuis quand es-tu aussi tatillonne ?

– C’est une question de décence. Tu as dix-sept ans...

– Dix-huit dans vingt-six jours.

– C’est exact, raison de plus. Tu es trop vieille pour rester un garçon manqué.

– Alors traite-moi de gravure de mode. Les robes raccourcissent, je l’ai lu dans le magazine *McCall’s*.

Elle indiqua ma jupe.

– Pas à ce point-là.

Je déposai un baiser sur son menton flétri. Ni la crème ni la poudre ne pouvaient dissimuler le passage du temps sur son visage. Elle aurait cinquante-sept ans à son prochain anniversaire et son âge était inscrit dans chacune de ses rides, ses cheveux relevés sur les tempes et son insistance à ne porter que des corsages à la mode edwardienne et des

jupons balayant le sol. Elle refusait obstinément de se faire faire de nouvelles tenues.

– Nous sommes en guerre, répétait-elle comme si cela expliquait tout.

Elle nous avait rendu fières, Tootsie et moi, lorsqu'elle avait ôté son bustier pour le réveillon du jour de l'an.

– À bientôt, Mama ! criai-je. Ne m'attendez pas pour le déjeuner. Je mangerai avec les filles dans un petit restaurant.

Dès que je fus à distance de la maison, je m'assis dans l'herbe et retirai mes bas et mes chaussures pour libérer mes orteils. *Domage*, pensai-je, *qu'il me soit aussi difficile de conquérir ma liberté.*



Le tonnerre grondait dans le lointain tandis que je me dirigeais vers Dexter Avenue, la large artère qui courait jusqu'au Capitole et son portique à colonnes surmonté d'un dôme, le bâtiment le plus impressionnant qu'il m'eût été donné de voir. Tout en fredonnant la musique du ballet *La Danse des heures*, que j'allais interpréter dans la soirée, j'avançais en sautillant parmi les senteurs d'herbe fraîchement coupée, de mousse humide et les effluves douceâtres des fleurs fanées de catalpas.

En ce temps-là, la danse classique était ma plus grande passion. J'en faisais depuis l'âge de neuf ans, quand maman m'avait inscrite à l'école du Pr Weisner – dans une vaine tentative pour m'empêcher d'escalader les arbres et les toits. L'univers du ballet offrait de la joie et du drame, de la passion et de la romance, toutes les émotions que j'attendais de la vie. Il y avait des costumes, des histoires, des rôles à jouer, une occasion de devenir quelqu'un d'autre que la plus jeune des filles Sayre – la petite dernière, celle qui rêvait de vieillir pour être enfin adulte.

Je me trouvais sur Mildred Street, peu après le carrefour de Sayre Street – oui, ainsi baptisée en l'honneur de ma famille –, quand une goutte de pluie atterrit sur ma joue, puis sur mon front. Puis Dieu ouvrit le robinet en grand. Je courus vers l'arbre le plus proche et m'abritai sous ses branches. Hélas, ce fut une vaine tentative. Le vent fouettait

les feuilles gorgées d'eau et je fus trempée en un rien de temps. Estimant que je ne pourrais pas l'être davantage, je repris ma route en imaginant que les arbres étaient une troupe de danseurs et moi, une orpheline qui venait d'échapper à la tyrannie d'un puissant sorcier. Bien que je fusse égarée dans la forêt, un prince ne tarderait pas à apparaître comme dans les meilleurs ballets.

À la hauteur de la grande fontaine circulaire, là où Court Street rejoint Dexter Street, je m'appuyai contre la barrière et secouai mes cheveux indisciplinés pour en chasser l'eau. Quelques automobiles ruisselantes remontaient le boulevard et des tramways passaient dans un bruit métallique. Tandis que j'hésitais à lancer mes bas et mes chaussures mouillés dans la vasque, je me souvins que j'aurais dix-huit ans dans vingt-six jours et je remis mes maudites affaires.

Correctement vêtue – enfin, plus ou moins –, je grimpai la rue en direction des nouveaux bureaux de la Croix-Rouge situés au milieu des boutiques au sud de Dexter Street. Bien que la pluie diminuât progressivement, il n'y avait pas encore grand monde sur les trottoirs – peu de témoins de mon apparence échevelée, ce qui aurait satisfait Mama. *Elle s'inquiète pour des choses très étranges*, pensai-je. *Comme toutes les femmes*. Il y avait tant de règles auxquelles nous, les filles, nous devons nous conformer, tant d'accents mis sur les convenances. Dos droits. Mains gantées. Lèvres nues – et jamais effleurées –, jupes bien repassées. Humilité du discours. Yeux baissés. Pensées chastes. Beaucoup de sottises, à mon goût. Si les garçons m'appréciaient, c'était bien *parce que* je lançais des boulettes de papier, *parce que* je racontais des blagues salaces et *parce que* je les laissais m'embrasser s'ils sentaient bon et que j'en avais envie. Mes principes étaient fondés sur le bon sens, et non sur les arguments des moutons de Panurge. *Désolée, Mama, tu es bien mieux que la plupart des autres*.

Une vingtaine de volontaires, dont la plupart étaient de mes amies, s'étaient réunies à la Croix-Rouge. En découvrant mon apparence, elles haussèrent à peine un sourcil. Seule Marjorie, ma sœur aînée, qui s'affairait avec des brochures et des pâtisseries, y accorda une importance démesurée.

– Baby, quelle mine épouvantable ! Ne portais-tu pas de chapeau ?

Elle s’efforça de lisser mes cheveux, puis y renonça.

– C’est sans espoir. Tiens, sèche-toi, dit-elle en me tendant une serviette. Si nous n’avions pas désespérément besoin de bénévoles, je te renverrais à la maison.

– Arrête de t’inquiéter, répliquai-je en m’essuyant la tête.

Quoi qu’il arrive, elle continuerait à se faire du souci, je le savais. Âgée de quatorze ans à ma naissance, elle m’avait pratiquement servi de deuxième mère jusqu’à ce qu’elle se marie et emménage à deux pâtés de maisons de chez nous – mais le pli était déjà pris. J’enroulai la serviette autour de son cou puis j’allai m’asseoir.

Eleanor Browder, ma meilleure amie de l’époque, m’avait gardé une place en face d’elle devant une longue rangée de tables. À ma droite se trouvait Sara Mayfield – la Seconde Sara, comme nous l’appelions, pour la distinguer de notre autre camarade, la paisible Sara Haardt qui pour l’heure poursuivait ses études secondaires à Baltimore. La Seconde Sara était assise en face de Livy Hart, dont les cheveux acajou ressemblaient à ceux de Tallulah Bankhead. Grâce à sa crinière noire et brillante, Tallu avait remporté le prix de beauté du magazine *Picture Play* lorsque nous avions quinze ans et ce trophée lui servait aujourd’hui à démarrer une carrière d’actrice à New York. Elle menait une vie de voyages et de glamour que je lui enviais en dépit de l’amour que j’éprouvais pour Montgomery ; nul doute que personne ne lui dictait la longueur de ses jupes.

En attendant le début de la réunion, nous agitions nos éventails dans la pièce étouffante. Les hauts murs couleur abricot étaient tapissés de posters du CICR. L’un d’eux représentait un panier en osier débordant de fils à coudre sur lequel était posée une paire d’aiguilles à tricoter. On pouvait y lire : « Nos garçons ont besoin de CHAUSSETTES. Fabriquez-en. » Sur un autre, on voyait une énorme croix rouge, et à sa droite une infirmière vêtue d’une longue robe fleurie, tenue qui ne semblait pas très appropriée. Les bras de la nurse entouraient une civière inclinée sur laquelle un soldat blessé était emmaillotté dans une couverture sombre. L’angle de vue était tel qu’on avait l’impression de voir une

géante – quant au militaire, il semblait sur le point de glisser du brancard, les pieds en premier. L'image proclamait : « la Meilleure Mère du monde ».

Je donnai un coup de coude à Sara et lui indiquai l'affiche.

– Qu'en penses-tu ? Est-elle censée symboliser la Vierge Marie ?

Sara n'eut pas le temps de répondre. Nous entendîmes une canne racler le plancher en bois et tous les regards se tournèrent vers la corpulente Mrs Baker et son tailleur à veste ceinturé gris acier. Mrs Baker était une femme redoutable qui était descendue de Boston pour participer à l'instruction des volontaires et qui paraissait capable de gagner la guerre toute seule pour peu qu'on l'expédiât en France.

– Bonjour, mesdames, lança-t-elle de sa voix nasale et traînante. Je constate que vous avez trouvé notre nouvelle adresse sans peine excessive. La guerre se poursuit et, par conséquent, nous devons poursuivre – redoubler plutôt – nos efforts de productivité et accroître le nombre de nos bénévoles.

Certaines des filles applaudirent. Il s'agissait des plus jeunes, celles qui avaient été récemment autorisées à s'engager.

Mrs Baker hocha la tête, ce qui fit disparaître brièvement son menton dans son cou. Puis elle enchaîna :

– Plusieurs d'entre vous ont fabriqué des bandages pour les doigts et les bras, ceux pour le corps et les jambes fonctionnent sur le même principe. Cependant, il y a quelques différences notoires que nous devons étudier. Pour toutes celles qui n'ont pas encore reçu de formation, je vais reprendre la leçon du début. Nous prenons d'abord les draps et les calicots écus...

J'essorai le bas de ma jupe gorgée d'eau tandis que Mrs Baker dissertait sur les longueurs, les largeurs et les tensions, et entamait sa démonstration. Elle tendit une extrémité du tissu à la fille assise juste à côté d'elle et lui dit :

– Levez-vous, ma chère. L'une de vous tient le gros de l'étoffe et en laisse glisser autant que nécessaire : cette personne est la dérouleuse. Les pouces de sa partenaire, la rouleuse, doivent se trouver sur le dessus de la bande, l'index en dessous comme ça. Les index sont placés fermement contre



le cylindre, les pouces avancés afin de donner un maximum de rigidité. Maintenant, tout le monde debout, nous commençons.

Je piochai un paquet de bandelettes emmêlées dans l'un des paniers alignés sur le sol derrière moi. L'étoffe immaculée serait bientôt imbibée de sang, une fois nouée autour d'un abdomen encroûté de poussière et assailli d'une nuée de mouches. J'avais vu des photographies de soldats de la guerre de Sécession, atteints de ce type de blessures dans des livres qui décrivaient ce que papa appelait « les atrocités que nous a infligées l'Union ».

En réalité, les sermons de papa visaient principalement à éduquer mon frère Tony, de sept ans mon aîné et qui servait actuellement en France. Cependant, il ne me chassait jamais du salon. Tandis que j'essayais de jouer un air sur le clavier du piano, il me faisait un signe de la main, m'autorisant à me percher sur ses genoux.

– Les Sayre ont un fier passé à Montgomery, déclarait-il en tournant les pages d'un des ouvrages. Là ! Voici la première résidence de mon oncle William, celle où il a élevé son plus jeune frère, Daniel, votre grand-père. Elle est devenue la première Maison Blanche de la Confédération.

– Alors c'est *notre* famille qui a donné son nom à Sayre Street, demandai-je avec l'émerveillement de mes sept ou huit ans.

– Elle rend hommage à William et à mon père. C'est grâce à eux que cette ville est aujourd'hui ce qu'elle est, mes enfants.

Tony semblait accepter l'histoire de la dynastie Sayre comme une évidence. J'étais pour ma part fascinée par tous ces parents désormais disparus et je n'en finissais pas de poser des questions, curieuse de savoir qui avait fait quoi et quand... J'aimais les récits.

J'appris de la bouche de papa comment son père, Daniel Sayre, avait créé le journal de Tuskegee, puis était revenu à Montgomery pour éditer *The Montgomery Post*, ce qui lui avait valu d'acquérir une immense influence dans la politique locale. Il me parla également du frère de sa mère, « le grand général John Tyler Morgan », qui avait combattu vaillamment les troupes de l'Union avant de devenir un

important sénateur américain. Grâce à Mama, je fis la connaissance de mon grand-père maternel, Willis Machen, le sénateur du Kentucky dont l'amitié avec le sénateur Morgan provoqua la rencontre de mes parents lors du bal du jour de l'An qu'organisa celui-ci en 1883. Grand-père Machen avait été un jour candidat à la Présidence.

Ce jour-là, à la Croix-Rouge, je me demandai si notre histoire familiale n'était pas un fardeau pour Tony. Cet héritage sans doute oppressant expliquait peut-être pourquoi il avait épousé Edith, une fille de fermiers, et quitté Montgomery pour vivre et travailler à Mobile. Devenir le seul fils survivant – sans être l'aîné, l'aîné baptisé du prénom de l'illustre grand-père et mort d'une méningite à dix-huit mois – était lourd à porter.

Tout en dénouant le paquet de calicots, je repris mes esprits et tendis à Eleanor l'extrémité du tissu.

– J'ai reçu hier une lettre d'Arthur Brennan, dis-je. Tu te souviens de lui ? Nous l'avons rencontré lors de notre dernier voyage à Atlanta...

Les sourcils froncés sous l'effet de la concentration, Eleanor s'efforçait de former le début du cylindre.

– Étaient-ce les pouces ou les index en dessous ?

– Les index. La famille d'Arthur est dans le coton depuis bien avant la Révolution. Ils possèdent toujours de vieux esclaves qui ont refusé de partir, ce qui prouve, d'après papa, que le Président Lincoln a ruiné le Sud pour rien.

Eleanor enroula quelques centimètres de bande avec succès, puis leva la tête :

– Arthur est le garçon avec la Dort verte ? Le coupé rutilant dans lequel nous sommes montés ?

– C'est lui. N'était-ce pas délicieux ? Arthur affirme que les Dort coûtent le double d'une Ford – un millier de dollars, peut-être plus. Le Juge aimerait autant danser nu devant le tribunal que de dépenser une telle somme pour une automobile.

L'idée m'amusa. Tout en approvisionnant Eleanor en tissu, j'eus soudain la vision de papa sortant d'un tramway dans son costume à fines rayures, le parapluie roulé, une mallette en cuir à la main. Au pied des majestueuses marches en marbre du palais de justice, il y aurait une Dort verte, son

capot luisant au soleil, son marchepied verni et brillant. Un homme en haut-de-forme et redingote – un envoyé du diable, sûrement – lui ferait signe d’approcher de la voiture ; s’ensuivrait une petite conversation ; papa secouerait la tête, en fronçant les sourcils et en agitant son parapluie. Le doigt levé, il pontifierait sur les stratégies de valeur relative et l’obligation de se montrer économe ; l’inconnu en habit aurait un geste de dénégation, ne laissant pas d’autre choix à papa que de se déshabiller sur-le-champ pour danser.

Cette vision accordait à mon père toute la dignité qu’il méritait. Non seulement je l’avais imaginé à une certaine distance de mon poste d’observation, mais également dos à moi. En vérité, je n’avais encore jamais vu d’homme nu, tout au plus des enfants et des œuvres de la Renaissance, qui me paraissaient cependant assez réalistes.

– En parlant de nudité, poursuivit Eleanor en se penchant par-dessus la table pour me prendre des mains l’extrémité du bandage. La nuit dernière au cinéma, le capitaine d’aviation Wendell Haskins m’a demandé s’il fallait croire la rumeur selon laquelle tu paraderais autour de la piscine dans un maillot de bain couleur chair. Il était venu avec May Steiner et il a posé des questions sur toi, n’est-ce pas sublime ? May avait rejoint la buvette à ce moment-là, alors elle n’a pas entendu. C’était vraiment digne d’un gentleman, pour le moins.

– J’aurais vraiment aimé être à la piscine ce jour-là, juste pour voir la tête des vieilles dames, déclara Sara.

– Étais-tu présente au bal de l’hiver dernier, quand Zelda a épinglé un brin de gui à l’arrière de sa jupe ? demanda Livye.

– Tu aurais dû venir avec nous mercredi, leur dit Eleanor. Zelda a réquisitionné le tramway pendant que le chauffeur finissait sa cigarette. Nous l’avons abandonné, les yeux exorbités, et nous avons dévalé Perry Street.

– Franchement, Zelda, tu passes ton temps à t’amuser, fit observer Sara, et tu ne récoltes jamais d’ennuis !

– Tout le monde a peur de son père, expliqua Eleanor, alors ils se contentent de lui faire les gros yeux avant de la laisser partir.

Je hochai la tête.

– Même mes sœurs le craignent.  
– Mais pas toi, répliqua Livye.  
– Il aboie plus qu’il ne mord. Alors, El, qu’as-tu répondu au capitaine Haskins ?

– Je lui ai dit : « Ne le répétez pas, mais elle ne portait aucun maillot de bain ! »

Livye renifla.

– Tu vois, El, repris-je, c’est ce que j’aime chez toi. Continue ainsi et toutes les matrones te traiteront aussi de fille perdue.

Eleanor attrapa une épingle dans un bol posé sur la table et consolida l’extrémité du bandage.

– Il m’a demandé si tu avais un galant attiré, qui étaient tes parents, ce que faisait ton père et si tu avais des frères et sœurs...

– Peut-être cherchait-il un prétexte pour discuter avec toi, affirma Sara.

– Dans ce cas, il aurait sans doute trouvé une ou deux questions me concernant, riposta Eleanor. (Elle sourit tendrement à Sara.) Non, il est très certainement obsédé par Miss Zelda Sayre, du 6, Pleasant Avenue, la fille aux pieds nus et aux ailes d’ange.

– Et au sourire de démon, ajouta Livye.

– Et au cœur pur, compléta Sara.

Je fis semblant de vomir.

– Il m’a expliqué qu’il n’éprouvait rien de sérieux pour May, enchaîna Eleanor. Et il a l’intention de te téléphoner.

– C’est déjà fait.

– Mais tu ne lui as pas encore dit « oui ».

– Mon agenda est complet jusqu’à l’automne.

C’était vrai. Entre les étudiants qui avaient jusqu’ici réussi à éviter de s’enrôler et le flot d’officiers qui rejoignaient en train les nouveaux camps militaires installés près de Montgomery, je recevais tellement d’attentions masculines que je ne savais plus qu’en faire.

Sara me prit la main.

– S’il te plaît, tu ne dois pas attendre. Ils peuvent embarquer d’un jour à l’autre, tu sais.

– Oui, renchérit Eleanor. Ce pourrait bien être maintenant ou jamais.

J'échappai à la poigne de Sara et sortis une nouvelle pile de tissus du panier.

– Nous sommes en guerre, au cas où vous ne seriez pas au courant, dis-je. Cela pourrait bien se terminer par « maintenant et puis jamais ». Alors, à quoi bon ?

– Jusqu'à présent, cette situation ne t'a pas empêchée de fréquenter des militaires, renchérit Eleanor. Il est terriblement séduisant...

– Effectivement. Quand il téléphonera à nouveau, peut-être que je...

– Vous bavarderez plus tard, mesdames, gronda Mrs Baker, qui arpentait la pièce, les mains jointes derrière le dos, le buste pointé vers l'avant comme la proue d'un navire de guerre. Quelle que soit l'importance que revêtent vos petites affaires, nos braves jeunes gens apprécieraient que vous accordiez promptitude et attention à leur bien-être.

Quand Mrs Baker eut dépassé notre table, je penchai la tête et portai mon avant-bras à mes yeux.

– Oh ! Quelle honte ! m'exclamai-je comme si j'étais Mary Pickford en personne.

## 2

Ce soir-là, la salle de bal à haut plafond du Country Club de Montgomery était remplie au maximum de sa capacité. Outre les jeunes hommes et femmes des meilleures familles de la ville se pressaient une poignée de chaperons et des douzaines d'officiers en uniforme à qui l'on avait distribué des cartes de membres honoraires durant leur entraînement dans les camps militaires avoisinant, Camp Sheridan ou Taylor Field. Ces recrues rejoindraient bientôt leurs frères d'armes dans les airs ou sur les champs de bataille de Cantigny ou Bois Belleau. Mais pour l'heure, ils étaient aussi jeunes, heureux et prêts à la passion que l'ensemble de l'assistance.

Ma troupe de ballet se préparait derrière une rangée de rideaux. Chaussons ajustés. Rubans noués, tutus attachés et bouffants. Rouge à lèvres, blush – même si aucune de nous n'en avait réellement besoin au vu de l'enthousiasme et de l'excitation que nous ressentions. Une dernière vérification des costumes. Un dernier étirement des tendons, une flexion de la cheville, le craquement d'une articulation. L'ordre de cracher nos chewing-gums.

– Deux minutes, mesdemoiselles, ordonna Mme Katherine. En ligne.

L'une des plus jeunes, Marie, écarta un pan du rideau pour scruter le public.